

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

SÉRIE L

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 3

L'usage des calculatrices est interdit.

Objet d'étude : Le Roman.

Le sujet comprend :

Texte A : Paul Cazin, *L'Humaniste à la guerre* (1920).

Texte B : Gabriel Chevallier, *La Peur* (1930).

Texte C : Roger Martin du Gard, « L'été 1914 », *Les Thibault* (1922-1939).

Annexe 1 : article du *Journal de la Nièvre* (7 août 1914).

Annexe 2 : Jean-Jacques Becker, « Voilà le glas de nos gars qui sonne... »
1914, comment les Français sont entrés dans la guerre (1977).

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.

Texte A : Paul Cazin (1881-1963), *L'Humaniste à la guerre* (1920).

[L'auteur, Paul Cazin, a été engagé dans le premier conflit mondial. Dans cet extrait de son ouvrage *L'Humaniste à la guerre* il évoque ses souvenirs du 1^{er} août 1914, date de la déclaration de guerre.]

— Eh bien ! Eh bien ! me cria la marchande en accourant, qui aurait dit cela ?

— Tout le monde le disait, personne n'y croyait, répondis-je.

— Et maintenant, voilà trois à quatre cent mille hommes... O bon Jésus !

5 Mais la mobilisation va mettre plus de monde que cela sur les chemins, ma chère dame.

— Mais je voulais dire des morts, des blessés au moins... Il y en aura bien quatre cent cinquante mille, croyez-vous pas ?

— Mettons cinq cent mille pour faire un compte rond, dis-je, la pensée ailleurs.

10 — Voyez-vous, continuait la taillandière¹, nous ferons une ambulance² de ce magasin. J'enlève ce comptoir... Non, il est fixe, malheureusement. L'ennui, c'est le parquet. A cause du sang, vous comprenez. Le carrelage, ça se laverait à grande eau. Enfin, à la guerre comme à la guerre !

— La guerre est donc déclarée? demandai-je brusquement.

15 — Oh non ! Il n'y a rien de fait. Pensez-vous ! En attendant, quand même on se battra, vous ne risquez rien. Soignez-vous seulement. D'ici que vous soyez rétabli, il y a longtemps que ce sera fini.

Bien qu'il n'y eût pas la moindre expression d'ironie dans les yeux de l'excellente femme, je sortis accablé.

20 Je lus l'affiche et repris mon chemin. La population courait les rues, formait des groupes, s'éparpillait, rentrait, sortait : tout ce monde avait l'air d'avoir perdu quelque chose. Ainsi, quand on enlève la pierre qui protège un nid de fourmis, leur peuple en émoi se hâte de toute part sans savoir où il va.

25 La guerre ! C'était moins un spectre sanglant que le tourbillon d'un étourdissant branle-bas qu'elle évoquait pour moi. Devant le délire dont elle agitait ces sacristies et ces boutiques soumises aux lois immuables d'une régularité séculaire, je pressentais tout ce qu'elle allait casser en tombant comme un caillou dans le mouvement d'horloge de notre monde moderne. Des gens me poursuivaient, en brailant que c'était la faute de la République, que le ciel allait enfin nous châtier, mais que ce qui les consolait par avance de tous nos désastres, c'était qu'on allait changer de gouvernement. Je trouvai des jambes pour

30 échapper, et sans même regarder au passage les assiettes peintes, j'atteignis mon quartier qui mangeait sa soupe et pleurait toujours.
Et tard dans la nuit, en pensant à tous ces garçons qui bouclaient leur valise, à toutes ces mamans qui faisaient cuire des œufs durs, je m'endormis, les yeux pleins de larmes...

1. Ouvrière qui fabrique les outils et fers tranchants utilisés par les agriculteurs et certains artisans.
2. Poste médical provisoire.

[Le roman commence le jour de la mobilisation générale, en août 1914.]

L'AFFICHE

Le feu couvait déjà dans les bas-fonds de l'Europe, et la France insouciant, en toilettes claires, en chapeaux de paille et pantalons de flanelle, bouclait ses bagages pour partir en vacances. Le ciel était d'un bleu sans nuages, d'un bleu optimiste, terriblement chaud : on ne pouvait redouter qu'une sécheresse. Il ferait bon à la campagne ou à la mer. Les terrasses de café sentaient l'absinthe fraîche et les tziganes y jouaient *La Veuve joyeuse*, qui faisait fureur. Les journaux étaient pleins des détails d'un grand procès qui occupait l'opinion ; il s'agissait de savoir si celle que certains appelaient la « Caillaux de sang »¹ serait acquittée ou condamnée, si le tonnant Labori, son avocat, et le petit Borgia² en jaquette, cramoisi et rageur, qui nous avait quelque temps gouvernés (sauvés, au dire de quelques-uns), son mari, l'emporteraient. On ne voyait pas plus loin. Les trains regorgeaient de voyageurs et les guichets des gares distribuaient des billets circulaires : deux mois de vacances en perspective pour les gens riches.

Coup sur coup, dans ce ciel si pur, d'énormes éclairs zigzaguerent : Ultimatum... Ultimatum... Ultimatum... Mais la France dit, en regardant les nuages amoncelés vers l'Est : « C'est là-bas que se passera l'orage. »

Un coup de tonnerre dans le ciel léger de l'Ile-de-France. La foudre tombe sur le ministère des Affaires étrangères.

Priorité ! Le télégraphe fonctionne sans arrêt, pour raison d'État. Les bureaux de poste transmettent des dépêches chiffrées portant la mention : « Urgent. »

Sur toutes les mairies, on pose l'affiche.

Les premiers cris : C'est affiché !

La rue se bouscule, la rue se met à courir.

Les cafés se vident, les magasins se vident, les cinémas, les musées, les banques, les églises, les garçonnières, les commissariats se vident.

Toute la France est devant l'affiche et lit : Liberté, Égalité, Fraternité. Mobilisation générale.

Toute la France, dressée sur la pointe des pieds pour voir l'affiche, serrée, fraternelle, ruisselante de sueur sous le soleil qui l'étourdit, répète : « La Mobilisation », sans comprendre.

Une voix dans la foule, comme un pétard : C'EST LA GUERRE !

Alors la France se met à tourner, se lance à travers les avenues trop étroites, à travers les villages, à travers les campagnes : la guerre, la guerre, la guerre...

Ohé ! Là-bas : la guerre !

Les gardes-champêtres avec leurs tambours, les clochers, les vieux clochers romans, les minces clochers gothiques, avec leurs cloches, annoncent : la guerre !

Les factionnaires devant leurs guérites tricolores présentent les armes. Les maires ceignent leurs écharpes. Les préfets revêtent leurs uniformes. Les généraux rassemblent leur génie. Les ministres, très émus, très embêtés, se concertent. La guerre, ça ne s'est jamais vu !

Les employés de banque, les calicots, les ouvriers, les midinettes, les dactylographes, les concierges eux-mêmes ne peuvent plus tenir en place. On ferme ! On ferme ! On ferme les guichets, les coffres-forts, les usines, les bureaux. On baisse les rideaux de fer. Allons voir !

Les militaires prennent une grande importance et sourient aux acclamations. Les officiers de carrière se disent : « L'heure sonne. Fini de croupir dans les grades subalternes ! »

Dans les rues grouillantes, les hommes, les femmes, bras dessus, bras dessous, entament une grande farandole étourdissante, privée de sens, parce que c'est la guerre, une farandole qui dure une partie de la nuit qui suit ce jour extraordinaire où l'on a collé l'affiche sur les murs des mairies.

Ça commence comme une fête.

Les cafés, seuls, ne ferment pas.

Et l'on sent toujours cette odeur d'absinthe fraîche, cette odeur du temps de paix.

Des femmes pleurent. Est-ce le pressentiment d'un malheur ? Est-ce les nerfs ?

1. La femme de Joseph Caillaux, Président du Conseil et ministre, assassina en 1914 le directeur du journal *Le Figaro*.
2. Allusion au Pape Borgia, qui n'hésitait pas, au XVI^e siècle, à faire assassiner ses ennemis.

Texte C : Roger Martin du Gard (1881-1958), « L'été 1914 », Les Thibault (1922-1939).

[Jacques Thibault, militant pacifiste, découvre avec son amie Jenny l'affiche annonçant la mobilisation générale et le début de la guerre 1914-1918.]

Sur le vitrage, un papier blanc venait d'être collé, de l'intérieur. Mais Jacques et Jenny se trouvaient à trop grande distance pour pouvoir lire. On entendait murmurer : « Ça y est... Ça y est... ». Ceux des premiers rangs demeuraient une minute, hébétés, le front levé vers l'affiche, qu'ils avaient l'air d'épeler, à grand effort d'attention. Puis ils se retournaient, l'œil morne, le visage suant et défait ; les uns, sans rien dire, sans regarder personne, se frayaient un passage et s'enfuyaient, le menton sur la poitrine ; d'autres, au contraire, les yeux embués, hochaient la tête, et s'en allaient comme à regret, quêtant des regards fraternels, et balbutiant des paroles étouffées qui ne trouvaient pas d'accueil.

Enfin, les deux jeunes gens purent approcher à leur tour. Sur la petite feuille rectangulaire, fixée au carreau par quatre pains à cacheter rosâtres, une écriture impersonnelle, appliquée, une écriture de femme, avait tracé ces trois lignes, sagement soulignées à la règle :

MOBILISATION GÉNÉRALE

LE PREMIER JOUR DE LA MOBILISATION EST LE DIMANCHE 2 AOÛT.

Jenny serrait contre son buste la main que Jacques avait glissée sous son bras. Lui, il restait immobile. Comme les autres, il pensait : « Ça y est. » Dans son cerveau, les pensées se succédaient, très vite. Il s'étonnait, malgré tout, de souffrir si peu. N'eût été ce tocsin qui, de seconde en seconde, lui martelait le cerveau, peut-être même eût-il ressenti une sorte de détente nerveuse : cette espèce de soulagement organique que lui apporterait, tout à l'heure, sans doute, à la fin de cette journée orageuse, la première goutte de pluie... Apaisement factice, qui ne dura qu'un instant. Comme un blessé qui, d'abord, n'a pas senti le coup, mais dont la plaie s'ouvre soudain et saigne, une douleur aiguë le pénétra ; et Jenny perçut un soupir rauque, entre les dents contractées.

— « Jacques... »

Il ne voulait pas parler. Il se laissa emmener par elle, hors du rassemblement. Des chaises, des tables de bistrot encombraient le trottoir. Ils s'assirent, en silence. Par-dessus les têtes pressées et dont le flot se renouvelait sans cesse, ils apercevaient, sur le vitrage, l'affiche blanche, dont ils ne pouvaient détourner les yeux.

Ainsi, pendant des semaines, il avait vécu, sans douter un seul jour du triomphe de la justice, de la vérité humaine, de l'amour ; non pas comme un illuminé qui souhaite un miracle, mais comme un physicien qui attend la conclusion d'une expérience infallible, — et tout s'écroulait... Honte ! Une rage froide, méprisante, lui serrait la gorge. Jamais il ne s'était senti aussi mortifié. Pas tant révolté ni découragé, que confondu et humilié : humilié par l'atrophie¹ de la volonté populaire, par l'incurable médiocrité de l'homme, par l'impuissance de la raison !... « Et moi ? » se dit-il. « Que faire maintenant ? » Dans un éclair de conscience, il plongeait en lui-même, au plus dense de sa solitude. Il y cherchait une réponse, un mot d'ordre, une direction. En vain. Et il ne pouvait se défendre d'une sorte de panique devant sa propre incertitude.

Jenny respectait son silence. Elle regardait autour d'elle, avec une curiosité mêlée d'effroi. Elle réalisait assez mal ce qu'était la mobilisation, ce qu'était la guerre. Elle avait aussitôt pensé à sa mère, à Daniel ; à Jacques surtout. Mais, faute d'imagination, les dangers que couraient tous ces êtres chers ne lui apparaissaient pas nettement.

Comme un écho aux anxiétés de Jacques, elle dit, à mi-voix :

— « Qu'est-ce que vous allez faire ? »

La voix était calme et ferme. Il prit le temps de penser : « Comme elle est bien, dans tout ça... »

Mais il n'avait pas le courage de répondre. Il détourna les yeux, en s'épongeant le front.

— « Allons tout de même à la gare », fit-il, en se levant.

1. La diminution, la dégradation.

Annexe 1 : article du *Journal de la Nièvre* (7 août 1914).

Samedi soir à six heures, ce fut comme un coup de foudre terrible, quand on apprit l'ordre de mobilisation et qu'on entendit les cloches de l'église sonner le tocsin¹ pour appeler tous les enfants de la France à la défense de la Patrie.

5 Au milieu de la tristesse générale et des larmes que faisait couler la pensée des adieux prochains, plusieurs hommes de cœur se firent un devoir de remonter le courage des abattus. Cependant ce fut dans le plus grand calme que chaque mobilisé se prépara au moment de son départ, qui, pour quelques-uns, eut lieu dès le lendemain matin, dimanche.

10 Notre bon curé s'était employé de son mieux, dès la première minute, à relever les cœurs, à encourager les hommes, à consoler les personnes en pleurs. À la grand' messe, ses avis de père et d'ami furent écoutés avec le plus grand respect. Il dit à tous les soldats qui étaient appelés à défendre la France de partir avec la conviction d'accomplir un grand devoir de patriotes.

15 À la fin de la messe, ce fut avec émotion qu'après la bénédiction des médailles de la Sainte-Vierge, on vit hommes et jeunes gens se rendre vers le prêtre pour recevoir cette médaille de protection...

1. Sonnerie de cloche donnant l'alarme lors de catastrophes.

Annexe 2 : Jean-Jacques Becker (né en 1928), « Voilà le glas de nos gars qui sonne... », 1914, comment les Français sont entrés dans la guerre (1977).

5 C'est le samedi 1er août 1914, à Saint-Lormel, une petite bourgade bretonne de 816 habitants, dans les Côtes-du-Nord. Il est 17 heures. Un gendarme de la brigade de Plancoët descend en hâte d'une automobile et s'engouffre dans la mairie. Quelques instants plus tard, les cloches de l'église sonnent. Elles annoncent la mobilisation générale.

10 Pour la première fois de sa longue histoire, la nation française appelle au même moment, avec une précision d'horlogerie, tous ses enfants au combat pour sa défense. L'institutrice de Saint-Lormel, Mme Le Mée, entend une vieille femme murmurer : « Voilà le glas¹ de nos gars qui sonne ... »

10 Dans les 36 000 communes, les mêmes scènes se déroulent. Dans les villages et dans les hameaux, partout où il y a une église, les cloches se sont mises à sonner.

1. Sonnerie de cloche annonçant un décès.

ECRITURE

I- Après avoir lu tous les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante : (4 points)

Qu'est-ce qui fait l'unité des textes de Paul Cazin, Gabriel Chevallier et Roger Martin du Gard ? En quoi diffèrent-ils ?

II – Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points)

1. Commentaire

Vous présenterez un commentaire comparé des deux extraits suivants :

- lignes 20 à 52 du texte B de Gabriel Chevallier,
- lignes 9 à 38 du texte C de Roger Martin du Gard.

(N. B. : il ne s'agit en aucun cas de commenter chacun des textes l'un après l'autre mais de les confronter tout au long du commentaire.)

2. Dissertation

Dans les textes du corpus, des personnages de roman rencontrent un événement historique majeur. Y a-t-il un intérêt à entrer dans l'Histoire par le biais d'une fiction romanesque ?

Vous appuierez votre réflexion sur les textes du corpus, annexes comprises, les textes étudiés en classe et vos lectures personnelles.

3. Invention

Un lecteur reproche à Paul Cazin (texte A) d'avoir évoqué la Grande Guerre sous forme de roman. Dans la préface à la réédition de son œuvre, l'auteur se justifie en montrant que l'utilisation de l'Histoire comme matériau romanesque est légitime et pertinente.

Vous rédigerez cette préface.